

pourvoir de semences, de blé particulièrement, pour ce printemps. Si l'on pouvait se procurer du blé comme celui qu'on sème ici-devant en Canada, on ferait peut-être bien de l'essayer sur une petite échelle, le printemps prochain, pourvu qu'on le pût semer de bonne heure. On devrait aussi se procurer, s'il était possible, de nouveaux échantillons du blé de la mer Noire, attendu qu'il n'y a pas à douter que celui qui a été semé ici depuis quelques années ne soit devenu sujet à la rouille. Nous avons remarqué que la paille de ce blé est maintenant toute différente de ce qu'elle était les deux ou trois premières années qu'il a été semé dans ce pays. La paille était alors lisse et forte et avait une teinte brunâtre, mais depuis ces deux dernières années, nous ne pouvons apercevoir aucune différence entre cette paille et celle de toute autre variété de blé. Ce sujet est d'une grande importance pour les cultivateurs et pour le pays, et il serait bon d'y prêter attention.

28 Février, 1850.

Nous voyons avec plaisir qu'il y a toute apparence qu'on obtiendra bientôt des rapports statistiques corrects sur l'état de l'agriculture canadienne. Il y a déjà plusieurs années que nous avons mis ce sujet sous les yeux du public canadien, mais on n'a encore rien fait pour obtenir les renseignemens nécessaires. Si les rapports sont faits avec exactitude, ils feront connaître le véritable état de l'agriculture, le système qui est généralement suivi, et les résultats qu'il fait obtenir. On verra alors quelles sont les améliorations exigées, et quels moyens on peut employer pour les introduire. La statistique de l'agriculture est beaucoup plus nécessaire que celle du commerce et de l'industrie, puisque le commerce et l'industrie ont l'agriculture pour base, et qu'ils n'existeraient pas sans elle. L'agriculture sera, tôt ou tard, et bon gré mal gré, estimée ce qu'elle vaut. Une statistique correcte de l'a-

griculture du pays nous sera d'un grand avantage, en nous faisant connaître les moyens que nous possédons de soutenir l'industrie et le commerce. Notre bois, le produit spontané de nos forêts, est regardé par plusieurs comme d'une grande valeur, comme article d'exportation ; mais le coût de la préparation et du transport du bois aux lieux d'embarquement est si élevé, que le pays n'en peut tirer un grand profit net, et peut-être que la main-d'œuvre qu'il exige nous serait plus profitable, si elle était employée à l'agriculture. Nous devons avouer néanmoins que nous ne sommes pas assez au fait de ce que peut coûter une cargaison de bois rendue au port de Québec, pour pouvoir juger dans quelle proportion se trouvent le prix qu'elle se vend et ce qu'elle a coûté ; mais on parle ordinairement du commerce des bois comme étant très précaire, et l'on dit que souvent ceux qui y ont été employés comme travailleurs ne reçoivent pas tout ce qui leur est dû. Ce commerce ne peut pas être avantageux, s'il est vrai qu'on y encourt de telles pertes. Un tonneau pesant de bois équarri se vendant à Québec de 3d. à 4½d. le pied, ne peut pas apporter un grand profit à ceux qui l'y conduisent ; en fait, nous ne concevons pas comment il peut y être conduit pour ce prix. Il est sûrement très avantageux de trouver à Québec des vaisseaux prêts à embarquer le bois ; mais où serait le profit, s'il ne s'y vendait pas plus qu'il n'a coûté avant d'y arriver ? Ces résultats peuvent avoir plusieurs causes, dont les principales sont sans doute que le marché s'y trouve quelquefois encombré de plus de bois qu'il n'y en faut, et que parmi le bois qui s'y trouve à vendre il y en a de qualité inférieure. Il ne faut pas oublier que le coût du transport de Québec en Angleterre est à peu près le double de ce qu'il se vend à Québec, (quand le prix n'en est que de 3d. à 4½d. le pied) ; et le bois de qualité inférieure ne peut pas se vendre